

130  
134 51

ANECDOTES DE LA CÔTE-NORD, DE PORTNEUF ET DE  
WRIGHT.

*Communiquées par GEORGES MERCURE et préparées par*  
JULES TREMBLAY.

[Reprinted from THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE, Vol. 33, No. 120,  
JULY-SEPTEMBER 1920.]

B.C.

1920

Envoyé de Jules Tremblay,

Boîte Postale 44.

Chambre des Communes,

Ottawa, Canada.

Ce 1920

à M<sup>r</sup> Ernie St. Hyrand, de la société  
royale au Canada,

[Reprinted from THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE, Vol. 33, No. 129,  
July-September, 1920.]

Reconnu par  
Jules Tremblay

## ANECDOTES DE LA CÔTE-NORD, DE PORTNEUF ET DE WRIGHT.

ANECDOTES DE LA CÔTE-NORD ET DE PORTNEUF.

*Communiquées par* GEORGES MERCURE *et préparées par*  
JULES TREMBLAY.

*Note préliminaire.*

Dans son enfance, M. Georges Mercure, aujourd'hui fonctionnaire à Ottawa, habitait avec ses parents au Cap-Santé (Portneuf), Québec. De 1872 à 1877, il entendit plusieurs quêtoux conter des histoires. C'est ainsi que ces derniers payaient, en récits, l'hospitalité qu'on leur accordait; aux yeux des hôtes, cependant, ces récits valaient mieux que l'argent des autres voyageurs de passage. Parmi ces itinérants de la mendicité, deux surtout attirèrent l'attention de M. Mercure: Joseph Cossu, un Jersiais canadienisé, et David Trépanier, un Canadien.

Le premier racontait lui-même ses origines. Son père avait été pêcheur à Jersey, où il y avait beaucoup de pêcheurs et peu de poisson. Un jour, la subsistance étant devenue difficile à trouver, la famille émigra au Canada, et s'établit à Godbout, sur la Côte-nord (actuellement dans la paroisse des Monts, division électorale de Chicoutimi-Saguenay, Québec). Elle s'installa dans un vieux manoir construit, croyait-on, par l'intendant Bigot, son unique propriétaire.

Disons, une fois pour toutes, que les châteaux, palais, les manoirs et les habitations dont la construction est attribuée à Bigot, depuis 1750, existent dans la légende seulement. Tous ceux qui eurent à souffrir des exactions de l'intendant lui accordèrent naturellement la paternité d'entreprises pernicieuses, toutes imaginaires. La maison de Godbout n'a jamais été construite par Bigot, non plus que la maison de Charlesbourg, dont il est question dans le premier récit de Cossu. Quant à cette dernière, appelée "Château-Bigot" par le populaire, c'était tout simplement le "Château-Bégon," construit par l'intendant Michel Bégon (1710-1726). Bigot allait au Château-Bégon s'amuser avec sa petite cour. Pendant la durée de son intendance (1748-1760), Bigot n'a rien érigé, si ce n'est sa fortune; mais cette dernière était bien assise . . . en France, comme l'a prouvé son procès.

Joseph Cossu, appelé par dérision *Djo Cocu*, affirmait, en 1872, avoir depuis quarante ans parcouru les chemins du roi. Il devait être, à cette époque, dans sa soixante-neuvième année. Sa naissance re-

monterait donc à 1803, et son départ de Godbout, à la recherche de d'un gagne-pain facile, daterait des environs de 1832. Navigateur, pêcheur, voyageur, homme de tous les métiers comme la plupart des *quêteux* de l'ancien temps, Cossu vivait plutôt de mendicité. Ses récits se rapportaient surtout aux maisons hantées, à la Chasse Gallery, aux lousp-garous, et aux *carcajous*.<sup>1</sup>

Quant à David Trépanier, il devait avoir une quarantaine d'années, en 1877, époque à laquelle remontent ses histoires de marmites ensorcelées. Il venait des Ecureuils (Portneuf). Peintre de son état, mais plus volontiers mendiant, il payait son écot, comme Cossu, en contant des histoires à la table de ses hôtes.

M. Mercure répète de mémoire, avec autant d'exactitude que possible, ces récits entendus dans son jeune âge, et nous nous servons, en reconstituant les légendes anecdotiques encore vivantes dans son souvenir, des manuscrits qu'il a préparés pour M. Marius Barbeau, en mai 1919.

JULES TREMBLAY.

OTTAWA.

#### 92. LES MAISONS HANTÉES.<sup>2</sup>

*Ben!* ça y est! Tenez-vous *ben*, parce que c'est quasiment effrayant! . . . Moi qui vous parle, j'ai *ben* voyagé, et *ben* vu, comme dit le proverbe. Vous savez, quand on va trop vite, on ne voit pas grand' chose. Moi, je vas lentement; je prends mon temps. Depuis quarante ans, je suis le chemin du roi. J'arrête à toutes les maisons. Je jase, et j'écoute. Ce qu'on m'en dit, des choses! . . . C'est toujours les *créatures* qui parlent le plus. Les hommes, ça ne dit pas tout; c'est la crainte de passer pour des peureux qui les en empêche. Les *créatures*, ça n'a pas peur; ça parle.

Il est donc bon de vous dire que je suis *Zarsais*.<sup>3</sup> Mon père était pêcheur de son état, mais il y avait trop de pêcheurs, dans nos îles, et pas assez de poisson; de sorte que mon père se décida un jour de nous amener de ce côté-ci, sur la Côte-nord. Il y a là de la pêche toute l'année. Ma famille arriva à Godbout, et s'installa dans une maison que s'était fait construire l'intendant Bigot.<sup>4</sup> Après le retour de Bigot en France, cette maison resta longtemps inhabitée. Mais les maisons étaient rares en cet endroit, les pêcheurs n'étaient pas riches, et on se logeait comme on pouvait. Mon père, aussi, était bon marin. Il avait affronté toutes sortes de dangers, et les maisons hantées ne lui faisaient pas peur. Ma mère était aussi *vaillante*<sup>5</sup>

<sup>1</sup> *Carcajou* est un mot algonquin qui signifie: "glouton."

<sup>2</sup> Conté par Joseph Cossu, en 1872; écrit par Georges Mercure, en 1918.

<sup>3</sup> Jersiais.

<sup>4</sup> Voir troisième alinéa de la Note préliminaire.

<sup>5</sup> Dans les Cantons-de-l'est, signifie: frère, brave; M. Barbeau signale la signification: active, travaillante, en d'autres endroits (Beauce, etc.)

que lui. On aurait cru qu'elle était comme habituée au vacarme. Je me demande seulement comment elle a pu supporter, pendant tant d'années, la présence des êtres malfaisants et invisibles qui logeaient avec nous. Il est vrai qu'en ce temps-là les maisons hantées étaient assez nombreuses. On ne parlait que de ça. Il n'y avait pas de gazettes, excepté une petite, à Québec; et elle en parlait aussi. Enfin, c'était le sujet général des conversations. On s'abordait en se disant: "As-tu appris que la nuit dernière, chez un tel . . .?" Voilà pour quoi je n'ai pas peur des maisons hantées. J'ai été élevé là-dedans.

Notre maison de Godbout était bâtie sur une côte assez élevée pour donner bonne vue de la mer. Derrière, c'étaient des montagnes, des creux qui longeaient des ruisseaux tortus d'eau claire, où la truite abondait. Les gros *âbes*<sup>1</sup> étaient rares, mais les petits étaient touffus. On voyait en *ben* des places que du travail avait été fait; la terre avait été remuée. On voyait encore les ruines d'une *chaussée*<sup>2</sup> dont l'eau servait le *châtelet*<sup>3</sup> dans le vieux temps. On avait rien qu'à ouvrir une vanne, et la truite, retenue dans la *chaussée*, descendait dans un bassin creusé, au service de la cuisine.

Une fois, des sauvages revenaient de leur saison de chasse. Ils suivaient avec leurs familles le ruisseau de la maison. En voyant un bassin poissonneux, ils y *poignèrent* de grosses *brochettes*<sup>4</sup> de truite. C'était bien leur droit, puisqu'ils étaient les maîtres des bois et des cours d'eau de l'intérieur. Mais Bigot ne l'entendait pas comme ça. Il fit arrêter les sauvages, qui furent condamnés à mort. Pour ne pas être ennuyé plus tard, il les fit tous enterrer dans sa cave. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi la maison était hantée?

Bigot en a fait bien d'autres, allez! Sa maison de Charlesbourg<sup>5</sup> était, elle aussi, hantée. Pour celle-ci, c'était à cause des Hurons de Lorette — je devrais plutôt dire des Huronnes. Ah! les pauvres filles, une telle fin, sans religion ni consolation! (Cossu n'expliquait pas davantage le sort de ces Huronnes, mais son geste laissait supposer bien des choses.) Cette maison-là n'a jamais été habitée depuis Bigot. On la laisse tomber en ruines. Aussi, c'était inhabitable; ça parlait sauvage toute la nuit, dans ces ruines; parfois ça chantait, ça pleurait, ça criait. Un homme de *par* là, qui connaissait le huron, disait que tout ça était à cause de Bigot. Les revenantes voulaient garder les ruines pour elles seules. Puisque Bigot les avait enterrées là, elles voulaient rester maîtresses de leurs os; et elles les ont si bien défendus que pas une seule pierre n'a été enlevée des ruines. J'ai vu ça moi-même, les enfants!

<sup>1</sup> Arbres.

<sup>2</sup> Dans le sens de "étang," que la chaussée endigue.

<sup>3</sup> Cossu disait indifféremment chalet ou *châtelet*.

<sup>4</sup> Quantité de poisson retenue par une corde ou une petite branche, par analogie avec "brochette" de mauviettes, de grenouilles.

<sup>5</sup> Voir Note préliminaire.

A la maison de Godbout, c'était pire. Les sauvages d'en bas étaient plus *v(e)vengeux*<sup>1</sup> que ceux de Lorette. On peut le voir même cent ans après leur mort. C'étaient, à Godbout, des danses effrayantes, toutes les nuits. On aurait dit que tous les danseurs étaient chargés de chaînes, et qu'ils les branlaient, les choquaient les unes contre les autres; et ça faisait un bruit assourdissant; c'étaient des cris de bêtes féroces comme en poussent les sauvages.

Les maisons hantées du long des Chenaux, c'est encore pire. Bigot n'a jamais été là, c'est vrai, mais d'autres y ont été — et ce n'étaient pas tous des saints, je vous l'assure. Si je vous disais tout ce que j'ai vu là, votre chapeau ne vous tiendrait plus sur la tête. En certain endroit, autrefois un village, il passe beaucoup de monde pendant le jour, mais personne ne s'arrête. Le soir, on voit ça de la Grande-Baie: oui, les enfants, à cinq milles de distance; c'est habité, *certain*,<sup>2</sup> mais pas par du monde ordinaire. Le jour, on ne voit rien, mais le soir, c'est affreux. Tout ça flambe comme les cheminées de l'enfer, et des diables de toutes les formes en sortent. Il y en a des rouges, des jaunes et des bleus. Où vont-ils, en sortant? Combien y en a-t-il? Personne ne le sait, mais il y en a tant qu'on entend leur vacarme de la baie. Ah! les Chenaux! Tous ceux qui s'y sont rendus ne sont pas revenus.

Il y a aussi dans la province plusieurs maisons où les portes ne restent pas fermées. A Saint-Basile, on a cloué les portes d'une maison hantée, et elles se sont quand même rouvertes à l'heure voulue.

Un 'habitant,' mort aujourd'hui, et dont le père n'avait pas payé sa dime, a été obligé de vendre sa terre; son grain était toujours mangé par les rats. Il y en avait tellement qu'ils rôdaient dans toutes les chambres, à toute heure. On n'a jamais pu en prendre au piège. Ce n'étaient pas des rats comme les autres. Ils connaissaient le danger et ne se laissaient pas prendre.

Il y en a qui disent que c'est là des sorts. 'Moi, je dis que non! Quand c'est des sorts, *c'est pas* pareil. Ainsi, *par* chez nous, il y avait un homme dont les pois étaient toujours mangés par les vers; un autre, dont les vaches tarissaient quand arrivaient les grandes chaleurs. Ça, c'est des sorts. Tenez, je puis vous les nommer tous, les *j(e)teux* de sorts. Mais les sorts ne sont pas du tout comme les maisons hantées.

(Cossu, dans son récit, intercalait les renseignements suivants: Il disait que, dans le ruisseau coulant près de la maison de Godbout, les truites étaient disparues. Or il ajoutait qu'un lit souterrain s'était formé, et que les truites passaient dans ce lit, où les sauvages défunts, ayant apporté dans leur sépulture leurs engins de chasse et de pêche, prenaient les truites pour s'assurer la subsistance. Il

<sup>1</sup> Vindictifs.

<sup>2</sup> Assurément.

affirmait: "C'est juste, après tout, puisque ces truites leur appartenaient, et puisqu'ils apportaient leurs lignes.")

93. CHASSE GALLERY ET LOUPS-GAROUS.<sup>1</sup>

Ça, les enfants! ce que je vas vous conter est *ben* effrayant, mais *ben* vrai. Je vas vous parler de la Chasse Gallery. *Au jour d'aujourd'hui*, on ne voit pas souvent ces choses-là; tout est changé. Dans le 'temps passé,' ce n'était pas rare; mais les hommes ont tant inventé, tant chassé, qu'on ne s'y reconnaît plus. Moi, j'ai vu tout ça. Savez-vous ce qui fait la rareté de la Chasse Gallery? *C'est les chars,*<sup>2</sup> puis le manque de *carcajous* dans les bois. Quasiment tous les hommes reviennent de *chantiers* dans les *chars*; mais ils ne rapportent pas autant d'argent qu'*avant*. C'est parce que l'écorce de bouleau est plus rare: pas de bouleau, pas d'écorce; pas d'écorce, pas de canot. Puis, il est *ben* plus malaisé d'avoir de la *firole*. Comme vous savez, la *firole* vient du *carcajou*, et elle sert à jeter des sorts. Avec la *firole*, on graisse les canots d'écorce, et ça les fait tenir en l'air tant qu'on veut; avec la *firole*, les canots résistent à l'eau et sont gardés du feu, et je vous assure qu'ils vont vite; ça file!

Qu'est-ce que c'est, des *carcajous*? Vous êtes *ben* curieux. Je vas vous le dire. C'est une bête pas plus grosse qu'un renard, à ce qu'on dit. Elle voit la nuit comme le jour, et elle a le diable au corps. On n'a jamais trouvé de petits *carcajous*, ni de *ouache*<sup>3</sup> de *carcajou*. Voulez-vous que je vous le dise? Il paraît que ça descend des sorciers. Là où il y avait des sorciers, il y avait des *carcajous*. Les *carcajous* disent aux ours quand sortir de la *ouache*, au printemps; et ils mangent les oursons. *C'est les carcajous* qui font *tourner* le lard, dans les *chantiers*, afin de le manger quand on le jette. Ils ont encore inventé les plantes *vlimeuses*,<sup>4</sup> y compris *l'herbe à la puce*, pour punir les chasseurs et les empêcher de chasser le *carcajou*. Pas de *carcajou*, pas de *firole*; et quand la *firole* manque, le canot ne peut pas voler. C'est *ben* dommage, allez! Ça allait si *ben*!

Les femmes avaient *ben* peur un petit peu, mais elles commençaient à *s'accoutumer*. *Par-dessus le marché*, la Chasse Gallery était commode en *grand*<sup>5</sup> pour reconnaître les loups-garous, car la Chasse Gallery ne portait que *de ça*, et les loups-garous retournaient chez eux pour se faire délivrer. Il y en avait des vieux, il y en avait des jeunes, il y en avait de toutes les sortes et de toutes les couleurs; et tout ça ne sortait que la nuit.

<sup>1</sup> Conté par Joseph Cossu, en 1872; noté par Georges Mercure, en 1918.

<sup>2</sup> Chemins de fer en général.

<sup>3</sup> Terrier, nid; origine sauvage.

<sup>4</sup> Pour "venimeuses," au sens de "vénéneuses;" se dit d'un homme faux, hypocrite.

<sup>5</sup> Locution de marine: beaucoup, tout à fait.

Savez-vous, les enfants, que les feux follets sont des loups-garous *en esprit*?<sup>1</sup> Les feux follets et les loups-garous reconnaissaient leurs amis, dans le temps; puis, on ne se faisait pas prier pour rendre un service, et les délivrances étaient certaines.

Mais on jouait *quand même ben* des tours, et des vilains, *ben* souvent. Approchez-vous un petit *brin*,<sup>2</sup> les enfants. Il faut parler de ça tout bas. Ensuite, je n'aime pas trop à me pencher, à cause de la coupure que le coup de ma délivrance m'a faite sur la tête. Ça vous épeurerait de voir comment on se prenait pour délivrer les loups-garous. Des fois, on fessait trop fort. Il y en avait qui se servaient de haches, oui, les enfants, de haches! *C'était pas* raisonnable.

Ce que je vas vous dire est *ben* triste, mais à *bout de fin*, c'est de l'histoire. C'était en automne, l'année que les Prussiens avaient battu les Français (1870). Le temps était toujours couvert, les nuits étaient longues et brumeuses — bonnes pour les feux follets et les loups-garous. Il y en avait tant qu'on ne savait pas d'où *ce qu'ils* sortaient. (Ici, Cossu parlait presque tout bas.) Il paraît qu'il en était venu de l'autre côté (du fleuve),<sup>3</sup> mais on n'en est pas certain. Quand la nuit tombait, ça sortait de partout. Le monde était épouvanté, les animaux eux-mêmes avaient peur.

Vous avez peut-être *ben* entendu parler de mon oncle Narcisse? Il avait un troupeau de vaches rouges. Un beau matin, il part avec ma tante pour aller *tirer*<sup>4</sup> ses vaches. Elles étaient *dévirées*<sup>5</sup> toutes blanches, pendant la nuit. Ne pensez pas de mal de moi à cause de ça, les enfants; dans le temps moi, j'étais délivré. Il ne fallait qu'une goutte de sang pour délivrer un loup-garou, mais, comme vous savez, on a *ben versé* du sang inutilement. Mon oncle Narcisse était un peu rancunier — à cause de ses vaches, comme de raison. Ne voilà-t-il pas qu'il se décide un jour à délivrer des loups-garous? On peut peut-être *ben* croire, sans le *mépriser*,<sup>6</sup> qu'il n'était pas fâché de son invention. Vous savez, les loups-garous *en esprit* qu'on appelle feux follets, c'est curieux comme les *créatures*, ça veut tout voir, ça passe partout, ça joue comme les jeunes chiens. Mon oncle Narcisse, pour délivrer un loup-garou, avait planté sur un piquet de clôture, une faux *crochie*<sup>7</sup> en boucle. . . . Le lendemain matin, une tête *ben* connue dans la paroisse était là, à côté du piquet.

<sup>1</sup> Sublimés; ainsi, l'alcool est du whiskey *en esprit*, dans le langage populaire.

<sup>2</sup> Terme de marine.

<sup>3</sup> Très large à Godbout.

<sup>4</sup> Traire.

<sup>5</sup> Tournées, devenues.

<sup>6</sup> Le calomnier.

<sup>7</sup> Courbée.



94. LES MARMITES.<sup>1</sup>

Avez-vous jamais entendu parler de la prise du Canada par les Anglais? Il y a pas mal longtemps de ça. C'était l'année de la grande comète,<sup>2</sup> en été ou peut-être *ben* en hiver; mais ça ne fait pas de différence: disons que c'était en été. Oui, ça devait être ça, *rapport* aux marmites.

A ce qu'on dit, cette année-là a été la plus triste de toutes. Les cloches de l'église ne sonnaient plus, il n'y avait plus de pain béni, on ne voyait plus de noces, on n'achetait plus rien chez le marchand, parce que l'argent était rare, c'est à dire qu'il n'y en avait plus du tout. Puis, les Français retournés en France avaient apporté leur argent avec eux, et ceux qui étaient restés n'osaient pas sortir *la* leur. C'était dangereux, à cause que les Anglais guettaient ça; mais comme ils ont guetté longtemps, ça vous montre pourquoi il y a encore des marmites pleines d'or et d'argent cachées dans la terre (1877). Mes grands-pères étaient *ben* riches, dans le temps, et si on pouvait trouver toutes les marmites ensorcelées, on serait tous riches, nous autres aussi.

A qui la faute, si on a perdu trace des marmites? Vous voulez le savoir? *Ben*, je vas vous le dire: ça dépend des conjurations; on a conjuré les sauterelles, les tourtes, les sorciers, les *Bastonnais*,<sup>3</sup> et *ben* d'autres choses. Comme de raison, ce n'était pas dans un mauvais but, mais on ne peut plus trouver ces maudites marmites à cause des conjurations. Puis, il faut être un peu sorcier, pour les prendre. Ceux qui en ont trouvé n'ont jamais pu en profiter, car ça disparaissait [tout] de suite, comme un mystère.

Vous savez *ben*, les boules de feu qu'on voit passer, le soir, dans le firmament? eh, *ben!* c'est des marmites pleines d'argent que les sorciers attirent par des signes et des paroles magiques. Mais ils ne les attrapent pas toujours, il faut le mot secret pour les *poigner*. Tous les gens riches du Bas-Canada, par exemple les seigneurs, les rentiers et les marguilliers, ont tous trouvé des marmites; ils sont tous un peu sorciers. Ils se soutiennent entre eux autres, et se reconnaissent au moyen d'un mot de passe, que j'ai appris en cachette. Mais *c'est pas* de service pour un homme comme nous autres. Si quelqu'un de vous croit pouvoir en faire usage, comme on dit, je vous le donne: c'est "Vaudreuil," le nom du dernier gouverneur français, celui qui avait conseillé à nos grands-pères de cacher leur argent. *Ben sûr que* c'est lui qui a ensorcelé les marmites, et c'est en son nom seulement qu'on peut *les* approcher. Ce n'est pas malaisé du tout, mais il faut savoir comment s'y prendre.

<sup>1</sup> Conté par David Trépanier, en 1877; écrit par Georges Mercure, en 1918.

<sup>2</sup> Bataille des Plaines, 1759; traité de Paris, 1763; grande comète, 1777.

<sup>3</sup> Bostonnais: tout Anglais était Bostonnais pour nos ancêtres.

Une fois, un nommé Denis, des Ecureuils (Portneuf), avait trouvé une marmite, crevée par sa charrue, en labourant. Il emplit ses poches d'argent et cacha la marmite. Il alla à Québec acheter une robe de soie pour sa femme. Le lendemain, la soie était changée en coton.

Il avait aussi acheté un cheval gris, mais ce cheval était [tout] de suite devenu noir comme un démon. A part ça, il était possédé du *Mauvais*. Toutes les nuits, un lutin venait lui friser la *crigne*.<sup>1</sup> Il l'avait aussi ferré en argent, et lui avait mis des dents d'or et des oreilles d'âne. Chaque fois que le cheval *riait*,<sup>2</sup> il montrait ses dents d'or, qui luisaient au soleil. Quelqu'un avait conseillé à Denis de mettre ce cheval à l'exposition du comté, au Cap-Santé, à cause de ses dents d'or, de ses fers d'argent et de ses oreilles d'âne.

Le jour arrivé, Denis monte sur son cheval et s'en va à l'exposition. Une fois à la rivière Jacques-Cartier, le cheval, au lieu de prendre le pont, se jette à la nage. *Dret* en touchant l'eau, il redevient gris, et traverse si vite que Denis n'a pas le temps d'avoir peur; aussitôt de l'autre côté, le cheval redevient noir. Une fois au terrain de l'exposition, Denis le fait *enregistrer* avec ses marques: noir, dents d'or, fers d'argent, oreilles d'âne. Dans l'après-midi, les *juges* cherchent le cheval partout, en regardant son *pédigri*.<sup>3</sup> Impossible de le trouver. Il était changé en gris et n'avait plus ni oreilles d'âne, ni dents d'or, ni fers d'argent.

Voyant que le cheval était disparu pendant la nuit suivante, que les portes étaient toutes barrées et qu'aucune n'avait été débarrée, on soupçonna un charlatan, qui guérissait tous les maux avec son pouce. On le disait sorcier. Denis retourna chez *eux* à pied, mais ne dit rien à sa femme de sa malchance. Il retourna le lendemain à sa marmite, pour remplir ses poches, mais la marmite n'y était plus.

Je crois que Denis, des Ecureuils, avait été un petit *brin* trop loin, avec son idée de vider les marmites, et qu'il en avait été puni. Une main invisible le menaçait tout le temps. Il ne fallait pas qu'il *vinse* à parler de la marmite ni du cheval gris, car cette main-là le frôlait; il l'entendait s'ouvrir et se fermer; il sentait qu'elle montait sur sa tête, comme pour le fesser.

Quand Denis a marié sa fille, un invité lui a demandé de raconter son aventure avec son cheval gris; et, comme de raison, il n'a pas pu refuser. Voilà qu'il se met à parler des dents d'or, des fers d'argent et des oreilles d'âne. Aussitôt la porte s'ouvre en claquant, et un cheval invisible entre dans la maison. De ses dents d'or, il croque les bonbons et les *croquecignoles*<sup>4</sup> sur la table; on peut encore voir la marque

<sup>1</sup> Crinière.

<sup>2</sup> Terme de maquignon.

<sup>3</sup> Généalogie et description. Ang. *pedigree*.

<sup>4</sup> Se dit ordinairement: Croqueignoles; cependant *croquecignole* est connu dans les Cantons-de-l'est.

de ses fers sur le plancher; avec ses oreilles d'âne, il tue les lampes et s'en va, emmenant avec lui le joueur de violon. Celui-là, on le retrouva le lendemain, à la place où Denis avait vu la marmite.

Les invités avaient eu grande peur et s'étaient enfuis. Mon grand-père, qui était là parce qu'on courait après lui, parce qu'il était beau danseur, m'a raconté toute l'histoire. Mais il ne faut pas parler de ça trop fort, car le cheval gris a été vu dernièrement encore. On dit que c'est lui qui *charriait*<sup>1</sup> un *aigrefin* d'Américain aux courses de la Petite-rivière, il y a quelques années. Il avait battu tous les autres chevaux.

Dans le Bas-Canada, il y a longtemps de ça, on se chicanait à propos de la place d'une église. Il y avait deux [partis], l'un avec le curé, pour l'avoir (l'église) quelque part, et l'autre qui la voulait ailleurs. Savez-vous ce qui est arrivé? Un beau matin, on a aperçu un gros tas de belles pierres sur la place choisie par ceux qui étaient contre le curé. Personne ne savait qui avait apporté les pierres là. Le tas grossissait à vue d'œil. Le curé vint voir ça, et comme il était bon, il crut que le bon Dieu s'en mêlait, et promit de revenir le lendemain bénir la pierre. A sa grande surprise, le lendemain *au* matin, la pierre était partie.

Ces histoires-là vous font *jongler*, hein? Moi comme les autres, je crois que le cheval gris s'en était mêlé, et que l'*aigrefin* d'Américain n'était pas loin de là. Oui, les marmites, s'en a fait, du *train!*

(Une enquête récemment faite nous démontre que les marmites de la Côte-nord deviennent des coffres de bois aux environs de Rimouski. Les circonstances de la découverte et de la mise en valeur sont à peu près identiques. Dans la Nouvelle-Angleterre, on faisait vers 1870 la chasse aux *hurlaus* (Fall-River, Mass.), pour trouver des trésors cachés par les Acadiens et les Canadiens exilés de 1755 à 1765. Dans ce dernier cas, il s'agissait de coffrets de métal, de pots de terre et de fer, qu'il fallait déterrer avec des outils magiques.)

#### ANECDOTES DU HAUT DE LA GATINEAU, COMTÉ DE WRIGHT.

##### *Note préliminaire.*<sup>2</sup>

M. Alfred Osborne est mort à Ottawa en 1913, à l'âge de soixante-neuf ans. Malgré son nom anglais, Osborne était de langue française. Il avait fait ses classes à l'école privée de M. Louis Tassé, vers 1850, puis il s'était dès son adolescence 'engagé,' c'est à dire qu'il *avait monté en chantier*, comme une foule d'autres. A cette époque, les grandes exploitations forestières de la Gatineau étaient dirigées par les MacLaren, les Gilmour et les Edwards. Les régions exploitées n'étaient

<sup>1</sup> Transportait.

<sup>2</sup> Anecdotes racontées par Alfred Osborne, en 1896; notées par Georges Mercure, en 1918.

pas encore desservies par le chemin de fer de Beemer, et les transports se faisaient par les moyens ordinaires: canots et portages, à travers les zones tranquilles de la rivière, le long des rapides peu accentués, ou bien sur les biefs rocheux et boisés surplombant les cascades, les chûtes, les cataractes. Les *chantiers* s'échelonnaient de Wakefield au Désert, loin de Maniwaki; ils avaient pour débouché immédiat le courant vif de la rivière Gatineau, laquelle était alimentée par de nombreux petits ruisseaux utilisés pour le flottage. Pays montueux, mouvementé, pittoresque, propice aux brumes, le haut de la Gatineau avait des légendes, des histoires d'aventures, qui se sont propagées surtout dans l'ouest de Québec. En marge de cette mythologie sylvestre et fluviale, il y avait aussi des personnages bien vivants dont les actions mystérieuses côtoyaient cependant la magie, dans l'opinion populaire. *Ti-Djo Grekzède* et la "vieille *Gardiépy*" (*Gariépy*) appartenaient à cette catégorie des êtres gatinois, que les bûcherons, mesureurs, flotteurs, voituriers et cuisiniers fréquentaient avec une crainte superstitieuse.

Osborne revint à Ottawa après de longues années de travail forestier. Il ouvrit une auberge à la Pointe-Gatineau (*Queen's Hotel*), et cet hôtel devint bientôt un lieu de rassemblement pour tous les "voyageurs" et "hommes de chantiers." Quelques années avant sa mort, Osborne vendit son hôtellerie et vint se fixer à Ottawa même, où il pouvait plus facilement rencontrer ses anciens compagnons des bois dans les bars et auberges de la rue Murray et de la rue Sussex, autres milieux réservés surtout aux *bûcheux*, *colleurs*, *cakeux*, *driveurs*,<sup>2</sup> *rafmanns*,<sup>3</sup> et aux apprentis de tous genres qui formaient l'effectif d'une *gagne*.<sup>4</sup>

On peut dire, tant ces rendez-vous de la gent bûcheronne se sont modifiés depuis quinze ou vingt ans, qu'ils n'existent plus. Ceux de la rue Sussex ont été démolis. Ceux de la rue Murray se sont policés. Il existe encore, cependant, quelque souvenir des êtres fabuleux "rencontrés" dans les Hauts. La génération qui a connu *Grekzède* est éteinte, mais on parle encore de lui, vaguement; et il en est de même de la "vieille *Gardiépy*."

Le premier récit d'Osborne évoque ce curieux personnage appelé — on n'a jamais su pourquoi — *Ti-Djo Grekzède*. Ce nom semble venir de loin, et paraît avoir la même origine que les noms des *Djo* Hudson et des *Djo Noroisse*, signalés dans le comté de Saint-Hyacinthe il y a une soixantaine d'années. Ces gens avaient anciennement travaillé pour les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest. Personne ne savait leur vrai nom. Vers 1820, une compagnie appelée X.Y.Z. faisait la concurrence aux deux autres. *Grekzède* ne serait pas d'ail-

<sup>1</sup> *Cullers*, mesureurs.

<sup>2</sup> *Drivers*, flotteurs.

<sup>3</sup> *Raftmen*, travaillant sur les radeaux.

<sup>4</sup> *Gang*, au sens d'équipe.

leurs le seul 'voyageur' à porter un nom d'emprunt. Nos recherches jusqu'ici n'ont rien fait savoir sur *Greksède* en dehors des aventures communiquées par M. Mercure à M. Barbeau. Il en est de même de la "vieille *Gardipy*."

JULES TREMBLAY.

95. TI-DJO GREKSÈDE.

Cette fois-ci, ça va être l'histoire de *Ti-Djo Greksède*, un bon petit diable, fin comme une mouche, mais piquant comme une guêpe, et *pas battu*<sup>1</sup> sur les *billots*.<sup>2</sup> C'est lui qui nous avait fait accroire qu'il flottait debout sur les eaux. Ce *bongyenne*-là s'était mis un petit *billot* de quatre pouces sous les pieds, et comme il ne pesait pas beaucoup, il enfonçait le *billot* de cinq ou six pouces seulement, et se laissait descendre par le courant, même dans les rapides, toujours debout sur son *billot*. Dans les commencements, on ne savait trop quoi penser de lui. Des hommes disaient qu'il était fait de liège, et d'autres le croyaient possédé.

Le dimanche, on allait dans un petit *creek* où il y avait des *billots*, et les hommes essayaient de faire comme *Greksède*. Sur les gros, ça allait *ben*, mais quand on arrivait sur les petits, qui calaient, les hommes calaient aussi. *Greksède* les regardait faire, et riait de les voir [se] démener.

Le *formann*<sup>3</sup> était pas mal *ordilleux*,<sup>4</sup> et il avait lui aussi essayé le petit *billot*. Comme il avait pris une *plonge*, il en voulait gros à *Ti-Djo*. Un bon soir, il lui dit: "*Ti-Djo*, tu partiras demain matin, à quatre heures; tu emporteras ton dîner, et tu iras *q'ri*<sup>5</sup> le sac de *mail* à la *Fall*." — "Quel canot *que* je vas prendre?" — "Tu n'as pas besoin de canot, puisque tu marches sur l'eau." "*All rète!*"<sup>6</sup> répond *Ti-Djo*.

Le lendemain matin, *Greksède* ne se lève pas. Le *formann* l'aperçoit et lui crie: "Tu ne te lèves pas? *sacré* paresseux! Les hommes sont tous partis." *Ti-Djo* lui *retourne*: "Ils sont partis, c'est *correc'*, mais ils ne bûcheront pas; et puis, je ne marche pas sur l'eau quand il fait noir." Le *formann* lui dit: "*Sacre* ton camp, *Ti-Djo*, je ne veux plus te voir!"

*Ti-Djo* déjeune, prend son paquet, et s'en va. En passant près d'une *gâgn*, dans le bois, il voit les hommes qui ne bûchaient pas. Le *formann* essayait *ben* lui *itou*,<sup>7</sup> mais il ne pouvait pas bûcher plus que

<sup>1</sup> Sans pareil pour le flottage.

<sup>2</sup> Billes, troncs d'arbres non équarris.

<sup>3</sup> Prononciation francisée de "foreman," contremaître.

<sup>4</sup> Orgueilleux.

<sup>5</sup> Quérir.

<sup>6</sup> "All right!"

<sup>7</sup> Aussi.

les autres. En voyant arriver *Ti-Djo*, les hommes se mettent à se regarder entre eux autres. Le *formann* aussi. *Ti-Djo* avait l'air *insécrable*.<sup>1</sup> Un des amis de *Ti-Djo*, qui se trouvait dans la *gâgn*, pousse le *formann*, et lui dit: "C'est *Grekzède* qui a fait ça. Il n'y a rien que lui pour nous faire *bûcher*." Le *formann* était fâché tout rouge. Il était *ben ordilleux*, mais il fallait *ben* faire des *billots*. Pas de *billot*, pas de *pèye*. C'est là, mes vieux, qu'on a vu *quoi ce que* c'était qu'un bon *formann*. Il était battu par *Ti-Djo*, et il le savait; mais *Ti-Djo* aussi était battu, puisqu'il était *clairé*.<sup>2</sup> *Grekzède* et le *formann* se mettent à se regarder. Celui-ci demande: "Es-tu capable de nous faire *bûcher*, *Ti-Djo*?" — "Oui, mais si vous continuez à me *maganner*<sup>3</sup> comme ça, vous pouvez vous arranger tout seuls; je ne suis pas un *valtreux*,<sup>4</sup> moi, le diable m'emporte!" Le *formann* lui dit: "*All rêtel* fais-nous *bûcher*, et tout sera *correct*."

Parole d'honneur, c'était beau de voir *Ti-Djo*. Il dit aux hommes: "Plantez vos haches sur cette souche-là, et mettez-vous en rond autour de moi, et regardez." Vingt-sept haches se plantent *sur* la souche. *Grekzède* prend son couteau de poche, et gratte chaque manche de hache sur le petit bout. Si vous aviez vu ça! De chaque manche de hache une petite mouche part; une petite, je vous assure. C'était ça qui empêchait les hommes de *bûcher*. *Ti-Djo* était fier; il avait l'air d'un vrai *boss*,<sup>5</sup> quand il dit aux hommes: "Prenez vos haches, à *ct heure*, et *bûchez!*" Si ça *bûchait*, après ça! Pif! paf! cric! crac! Si ça *timbait*, les *âbes!*<sup>6</sup>

*Ti-Djo*, comme de raison, n'alla pas chercher la *mail*, mais une fois le *chantier cassé*, il fallait *ben* descendre les *billots*. Fallait faire la *drave*. Des hommes partent en esquif, d'autres en *bonne*, pour ouvrir les *baumes*,<sup>7</sup> tandis que nous autres, on poussait les *billots* à l'eau. On suivait la *drave*. Arrivés au lac, pas d'esquif. Il fallait *ben* traverser, ou *ben* crever de faim dans le bois, au bord de l'eau. On ne savait pas quoi faire. Par chance *que Ti-Djo* était avec nous autres. Le *formann* lui dit: "On va faire des *cageux*."<sup>8</sup> — "Non," répond *Ti-Djo*, "ça va prendre trop de temps. Je vas vous traverser, moi." On se regardait, on ne comprenait rien. Le *formann* crie: "Envoie fort, *Ti-Djo!*"

Tout d'un coup *Grekzède* prend son mouchoir, l'étend au bord du lac, et dit aux hommes: "Embarquez, à *ct heure*, et fermez les yeux. Vous les rouvrirez *rien* que quand je vous le dirai." On embarque toute la

<sup>1</sup> Ici dans le sens de narquois.

<sup>2</sup> "cleared": renvoyé.

<sup>3</sup> Maltraiter.

<sup>4</sup> Propre à rien.

<sup>5</sup> "Boss": patron, chef.

<sup>6</sup> Arbres.

<sup>7</sup> Estacades.

<sup>8</sup> Radeaux.

*gagn*, puis on ferme les yeux, et on attend. Après quelques secondes, *Ti-Djo* se frappe dans les mains et dit; "Ouvrez les yeux, tout de suite!" On rouvre les yeux, on regarde autour de *nous*, et on ne reconnaît plus la place. *Ben*, mes vieux, on était traversés de l'autre côté du lac.

(M. Mercure demande ici au conteur si *Grekzède* vit encore. — "Quyens, j'pense ben! Des gars comme ça, ça (ne) meurt pas!")

#### 96. LE VIEILLE GARIÉPY.

C'était une bonne vieille, là vieille *Gardipy*. "Elle n'avat pas froid aux yeux, non plus. On l'appelait la vieille *Gardipy*, mais ce n'était pas son vrai nom. Son vrai nom, c'était "Sullivan." Je pense que son dernier mari était un sauvage. Son avant-dernier s'appelait *Gardipy*. Vous savez, dans les "Hauts," une femme peut se marier *ben* des fois. D'abord, tous les hommes voyagent. Il arrive *ben* des accidents. Ça se *nèye*, des fois; ça *djompe*<sup>1</sup> la *conçarne*; <sup>2</sup> ça s'en va pour longtemps et les femmes restent toutes seules, avec des enfants. Ce n'est pas *ben* commode, comme vous voyez. Je ne les blâme pas, moi, ces femmes-là, comme de raison. Dans les villes, ce n'est pas la mode, mais, là-bas, un homme qui part pour deux ou trois ans, *ben*, il risque de trouver un autre gars à sa place quand il revient. Il faut *ben* que ces femmes et ces enfants-là vivent comme les autres. C'est ce qui était arrivé à la vieille *Gardipy*.

Elle n'était pas en peine de trouver à se marier, elle: Ça savait tout faire. Tout le monde disait: "C'est *Gardipy*, qui va en faire, une gueule, *mais* qu'il revienne!" Bon! c'est pas pour la *mépriser*, que je dis ça; non, *ben* sûr! c'est elle qui m'a guéri. On ne pouvait pas passer *par* là sans s'arrêter. Si elle avait voulu, elle aurait pu être sorcière. Il n'y avait pas une femme pareille dans tout les "Hauts," *certain*. Elle guérissait de tous les maux, *dret* devant nous autres, sans simagrées, ni rien. Elle disait: "Tu t'es coupé à la main? mets ta main dans ce *siau*-là."<sup>3</sup> "Tu as mal aux dents? Bois de cette eau-là." "Tu t'ennuies de ta femme? Bois de cette eau-là." Et ça guérissait "comme un éclair."

Des gars qui se croyaient *ben* fins voulaient toujours voler de cette eau-là, mais ça n'arrivait pas; c'était impossible sans punition. Mon pauvre *défunt* frère, *Pit*, qui s'est *nèyé*, avait rempli une bouteille de *pène-tileur*<sup>4</sup> de cette eau-là, en cachette, et il s'est *nèyé* avec, quand même. Il paraît que ça venait d'une source cachée. *Gardipy* aurait peut-être *ben* pu nous dire ça, lui. Savez-vous ce que je pense? Eh

<sup>1</sup> "Jump the concern": américanisme signifiant "partir sans congé."

<sup>2</sup> S'entend de toute entreprise qui emploie des travailleurs.

<sup>3</sup> Seau.

<sup>4</sup> "pain-killer."

*ben!* je pense qu'elle se servait de cette eau-là pour ses pièges. C'est vrai qu'elle savait *ben* les tendre, mais ce que je ne comprends pas, c'est *quand* elle disait: "Celui-ci, c'est pour la perdrix; celui-là, c'est pour le vison; celui-là, c'est pour le renard." *Ben*, ça arrivait toujours juste comme elle avait dit, pas de blague!

La vieille *Gardipy!* C'était une vraie bénédiction, dans les "Hauts." Jamais un docteur n'allait par là. Un *docteur*, ça ne va pas loin, pour une piastre, comme vous savez; et à part ça, il n'y a pas d'argent, *par là-bas*: l'argent, c'est la pelleterie, et les *docteurs* (ne) veulent pas de ça. Oui, je vous assure que la vieille *Gardipy* était une vraie bénédiction pour les "Hauts."

OTTAWA.



